

QUELQUES APERÇUS DE LA PARTIE OCCIDENTALE DU CONTINENT NORD-AMERICAIN

par Lucien POHL

D'aucuns prétendent que si les hommes d'Etat réunis à Lake Success et à Flushing Meadows consentaient à se déplacer de l'Est des Etats-Unis pour admirer la magnifique nature de l'Ouest, les affaires internationales ne s'en porteraient pas plus mal — bien au contraire. Nous ignorons dans quelle mesure une telle boutade, au cas où elle trouverait son application, amènerait au monde la panacée à laquelle il aspire. Après avoir toutefois nous-mêmes parcouru rapidement — trop rapidement — l'Ouest des Etats-Unis et du Canada durant l'été de 1947, nous sommes parvenu à la conclusion qu'un séjour dans les sites naturels si pittoresques et si bien conservés de ces régions est susceptible de provoquer chez les hommes une conception plus saine de la vie. Mais n'est-ce pas prêcher dans les déserts qu'il nous a été donné de traverser ?

Nous n'avons pas la prétention de décrire ici les parcs nationaux américains, qui ont fait l'objet de nombreuses études de la part d'auteurs infiniment mieux qualifiés que nous. Nous nous contenterons de fournir quelques aperçus peu connus, et, le cas échéant, de rectifier certaines erreurs assez répandues dans le public français.

Et tout d'abord, signalons qu'un tel voyage s'effectue avec une facilité remarquable, dans les conditions les plus confortables, et à des prix qui sont à la portée des bourses moyennes américaines. L'organisation touristique est poussée, tant aux Etats-Unis qu'au Canada, à un tel degré de raffinement que le touriste est délivré de tous les soucis inhérents à ce voyage. Celui-ci devient une véritable promenade, en dépit des distances considérables. L'amateur de belle nature peut se consacrer entièrement à ses observations et à ses recherches, sans avoir à s'occuper des innombrables détails matériels qui empoisonnent si souvent les entreprises de ce genre. Le seul défaut à noter est qu'il est impossible de prolonger son séjour dans un en-

droit à l'étude duquel on voudrait pouvoir consacrer plus de temps, l'horaire à observer étant rigide, et la nécessité de laisser la place à d'autres touristes dans les hôtels étant impérieuse.

A propos des hôtels, une crainte s'est parfois manifestée dans le public français, notamment parmi les protecteurs de la nature. Les immenses bâtiments destinés à loger les nombreux touristes qui parcourent l'Ouest du continent américain ne risquent-ils pas d'abîmer les sites, de contraster avec leur nature sauvage, de choquer les visiteurs ? Cette crainte serait parfaitement justifiée si l'on y avait construit des gratte-ciels, analogues ou presque à ceux de New-York et de Chicago. Heureusement, il n'en est rien. Nous sommes même en mesure d'affirmer que, dans ce domaine, les Américains ont réalisé de véritables tours de force. La plupart des hôtels sont des bâtiments peu élevés, construits en pierres du pays, et s'harmonisant de façon très heureuse avec le paysage. Dans beaucoup d'entre eux, le bâtiment principal sert à la réception, aux salons et aux salles à manger, alors que les voyageurs habitent dans de confortables bungalows situés tout autour de l'hôtel proprement dit. Dans d'autres, l'architecture a été si bien réussie et le site a été si judicieusement choisi que la présence d'un grand caravansérail passe presque inaperçue. C'est ainsi que dans le Parc National de Yosemite, à l'Est de San-Francisco, en Californie, l'Hôtel Ahwanee, de style rustique, est un modèle en son genre, un chef-d'œuvre de goût et de confort. Il a été édifié dans une forêt où dominent les Sequoias dits *Redwood* (2), et on a du mal à le déceler du haut de Glacier Point, montagne qui domine la vallée d'environ 1.000 mètres; par ailleurs, les camps établis au fond de la vallée pour la majorité des touristes comme, par exemple, le camp Curry disparaissent également à la vue au milieu des arbres lorsqu'on se trouve sur ce même observatoire. Le souci de l'harmonie a été poussé à Yosemite plus loin que n'importe où ailleurs : l'Hôtel Ahwanee est construit en pierres grossières du pays lesquelles, dans la salle à manger notamment, sont supportées par les troncs nus de gros arbres; les salons sont de style indien local, et les dessins des poteries, des tapis et des fresques murales ont été empruntés aux tribus environnantes; de petites grottes et fontaines artificiellement établies y donnent une impression reposante et couleur locale; l'en-

(2) Les peuplements de Sequoias géants, *Sequoia Gigantea*, se trouvent dans d'autres parties du Parc National de Yosemite.

semble est confortable, luxueux sans ostentation. Cet immense hôtel a plutôt l'air d'un chalet que d'un palace, et il ne dépare nullement la nature en dépit de ses dimensions. Dans le Parc National du Mont Rainier, situé plus au Nord à l'intérieur de l'Etat de Washington, le Paradise Inn nous a produit une impression analogue, bien que l'hôtel soit moins important et moins luxueux. Au Canada, la ville de Victoria, capitale de la Colombie Britannique, s'enorgueillit d'un grand hôtel dénommé Empress qui rappelle ceux de la province anglaise, et elle est fière de ses candélabres fleuris. Enfin, dans le Parc National canadien de Banff, le Banff Springs Hôtel jouit d'une magnifique vue sur la vallée, et l'Hôtel dit « Château » à Lake Louise se détache, sans effet fâcheux, sur un lac vert émeraude et sur des montagnes couvertes de glaciers.

Dans le domaine de l'Histoire naturelle, et plus spécialement de la géologie, le phénomène le plus curieux de tout l'Ouest est incontestablement le Grand Canyon du Colorado, constitué en parc national dans l'Etat américain d'Arizona. Une série de soulèvements et d'affaissements de la croûte terrestre, accompagnés de l'érosion qui se poursuit encore de nos jours de manière intense, ont produit cette gigantesque coupure dans le sol. De la bordure Sud que nous avons visitée (3), et en examinant de loin les murailles escarpées et rougeâtres situées au Nord, on peut, en quelque sorte, lire la géologie de la région à livre ouvert ; il est probable qu'aucun lieu du monde n'offre au savant ou même au non initié une leçon aussi manifestement utile, claire, séduisante dans un paysage aussi grandiose. Si l'on dispose d'assez de temps, on peut descendre au fond du canyon par un sentier muletier en lacets établi dans la muraille Sud, et traverser l'unique pont jeté dans la région sur le long fleuve Colorado afin de remonter ensuite de l'autre côté.

Il n'est peut-être pas inutile de rectifier deux erreurs assez généralement répandues. La première est que la coupure formée dans le plateau de Coconino par le Grand Canyon devrait permettre d'attribuer sensiblement la même hauteur aux murailles situées de chaque côté : il n'en est rien, et on s'aperçoit qu'en certains endroits il existe une différence d'altitude assez importante entre les deux bordures Nord et Sud des murailles, en d'autres ter-

(3) Il faut séjourner sur place une ou plusieurs semaines si l'on tient à connaître le Grand Canyon dans son entier avec tout le soin désirable.

mes entre les deux bordures du canyon. La seconde erreur consiste à croire que le large fleuve Colorado est visible de tous les points situés à la lisière de la coupure; de la bordure Sud on n'aperçoit le fleuve, ou plutôt les tronçons du fleuve, que de rares endroits privilégiés, par exemple de la Tour d'Observation dite *Watch Tower*, ou de la station de recherches de Yavapai d'où le panorama est grandiose. Ailleurs le Colorado roule ses eaux boueuses dans une entaille relativement étroite creusée dans la roche inférieure du Grand Canyon; l'œil plonge bien à plus de 1.000 mètres de profondeur jusqu'au fond de la coupure principale, mais non jusqu'à l'intérieur de la gorge secondaire qui ajoute plusieurs centaines de mètres à la profondeur totale; il ne faut pas hésiter à descendre, là où c'est possible, les murailles qui sont souvent presque à pic, si l'on désire examiner dans de bonnes conditions le fleuve et ses rapides.

Un autre phénomène extraordinaire, celui-ci d'origine nettement volcanique comme le sont ailleurs Yellowstone et Crater Lake, c'est le Mont Rainier, également érigé en Parc National. Le Mont Rainier est un ancien volcan dont le sommet s'est autrefois effondré sous l'effet d'une violente explosion. Il s'élevait sans doute jadis à près de 6.000 mètres, et son altitude actuelle est aujourd'hui légèrement inférieure à celle du Mont Blanc. Il se trouve dans l'Etat de Washington, c'est-à-dire à peu près à l'extrémité Nord-Ouest des Etats-Unis, et on atteint facilement le Parc en voiture à partir de Tacoma; nous avons emprunté la route partant de Seattle, important port du Puget Sound, lequel est un bras de mer situé entre le continent américain et l'île canadienne de Vancouver. Le Mont Rainier est sensiblement moins élevé que le Mont McKinley, en Alaska, et n'atteint pas non plus l'altitude du Mont Whitney, dans les Montagnes Rocheuses américaines. C'est néanmoins la haute montagne isolée qui possède le système glaciaire le plus étendu de tout le territoire des Etats-Unis proprement dits, et c'est son isolement qui frappe particulièrement l'amateur de montagnes. Comme il arrive souvent dans cette région, on risque de mieux voir les hauts sommets de loin que de près à cause des brouillards qui règnent souvent à moyenne altitude. Nous avons pu admirer, à une grande distance, le Mont Hood des environs de Portland dans l'Oregon, ainsi que l'impressionnant Mont Rainier de la route venant de Seattle, et il paraîtrait même que ce dernier sommet est parfois visible des navires croisant au large dans le Pacifique. Par contre il nous fut impossible, sauf

à de rares intervalles, d'examiner le Mont Rainier dans son ensemble à partir de la proche vallée du Paradis où convergent les sentiers d'excursion, les nuages s'accumulant autour de la montagne à cette altitude. Il fallut nous contenter d'aperçus assez fractionnés et de la visite de plusieurs cascades fort remarquables.

Plus au Sud, en Californie, le Parc National de Yosemite représente exactement l'opposé: région comparativement sèche, où les brouillards sont relativement rares. Du point de vue géologique, il s'agit d'un ensemble granitique qui a été fortement creusé par d'anciens glaciers disparus. Les traces de l'érosion glaciaire se retrouvent partout, et sont notamment faciles à étudier lorsque, par une route en lacets passant sous un long tunnel, l'on monte à Washburn Point et de là à Glacier Point. De ce dernier observatoire, situé au sommet d'une muraille à pic, on jouit d'un panorama magnifique, avec vue sur l'origine de la rivière Merced, sur la haute vallée avec ses lacs, sur les fameuses chutes de Yosemite, sur la vallée moyenne très boisée où se trouvent la route et les camps de tourisme, et enfin sur d'imposantes montagnes telles que El Capitan et Half Dome. Un *Park Ranger* qui stationne en permanence à Glacier Point explique avec compétence la topographie et la géologie de la région, comme il est de coutume dans les parcs nationaux américains, et comme nous l'avons par exemple aussi constaté à Yavapai, sur la bordure Sud dans l'Est du Grand Canyon.

La partie occidentale du continent nord-américain offre au botaniste un champ pratiquement illimité d'investigation. En effet, lorsqu'on se rend du Sud au Nord, on rencontre des zones climatiques extrêmement variées. Les Etats de New Mexico et d'Arizona jouissent d'un climat continental et sont des régions assez sèches, dans lesquelles on trouve des espèces végétales sub-tropicales ou même désertiques, avec de nombreux cactus. Le Sud de la Californie, plus humide à cause de l'influence marine, présente, près du littoral, une végétation qui ressemble souvent à celle de la Côte d'Azur française ou de la Riviera italienne, avec des eucalyptus, des palmiers de diverses espèces, des bougainvilliers, des orangers, des mandariniers, des citronniers, des arbres à pamplemousse. Au fur et à mesure que l'on remonte vers le Nord de la Californie, vers l'Etat d'Oregon et vers celui de Washington, puis vers le Canada, le climat devient de plus en plus humide. Ce sont les régions des grands conifères. Les plus imposants d'entre eux se trouvent déjà en îlots isolés aux parcs nationaux de Yosemite et de Sequoia,

dans l'intérieur de la Californie. Plus au Nord, on rencontre de nombreux et magnifiques Pins de Douglas le long du fleuve Columbia, dans l'Etat d'Oregon, et surtout au Parc National du Mont Rainier, qui offre en outre le spectacle admirable de Fougères de grande taille et d'une flore alpestre particulièrement remarquable à proximité des immenses glaciers formant toile de fond. Signalons, en passant, que l'interdiction de cueillir les fleurs est strictement observée dans les parcs nationaux : à l'hôtel Paradise Inn, en vue du Mont Rainier, les tables de la salle à manger sont toutes garnies quotidiennement de fleurs, mais ces fleurs sont banales et viennent de Seattle, d'où elles sont transportées par camion sur plusieurs centaines de kilomètres, alors qu'il serait facile de s'en procurer de bien plus belles et de plus curieuses dans les prés avoisinants de la vallée.

Le Parc National Olympique, situé dans une presqu'île à l'extrémité Nord-Ouest de l'Etat de Washington, donc du territoire américain, est celui où les précipitations sont les plus fortes. Nous ne l'avons pas visité, mais c'est un fait bien connu que les peuplements de conifères y sont les plus importants et qu'ils servent de refuge au Wapiti de Roosevelt (4). Il est question de céder une partie des forêts de la Péninsule Olympique, notamment celles des vallées de Bogachiel et de Calavah, à des entreprises commerciales qui tireraient parti de cette richesse considérable en bois. Depuis quelque temps, de vives protestations se sont élevées, et il existe une ligue dite *Emergency Conservation Committee*, dirigée par M. C. N. Edge, qui mène une campagne active contre ce vandalisme (5). Nous ne croyons pas que le Congrès américain tolérera qu'une parcelle de bien national, conservée pour la jouissance des générations futures, devienne la proie des exploitateurs; la lutte risque pourtant d'être dure.

Encore plus au Nord, dans les Montagnes Rocheuses canadiennes, les forêts de pins sont souvent denses et remarquablement belles. Dans de nombreux endroits, on peut observer que l'altitude à laquelle poussent ces arbres dépasse souvent celle à laquelle on les rencontre dans les parties Nord des Alpes, à latitude à peu près égale. Le trajet en chemin de fer depuis Vancouver jusqu'à la ligne

(4) G. OLIVIER. *Une visite à la Péninsule Olympique et à l'Olympique National Park*. La Terre et la Vie, n° 3-4, juillet-décembre 1947.

(5) Irving M. Clark, Bellevue, Wash : *Protect Olympic Park*. Reprint from the Living Wilderness. Juin 1947.

de partage des eaux le long du fleuve Fraser et Columbia, puis, de l'autre côté, jusqu'à Banff, est, à ce point de vue, tout à fait caractéristique. Les ressources naturelles végétales sont, dans toute cette région, fort peu exploitées par l'homme.

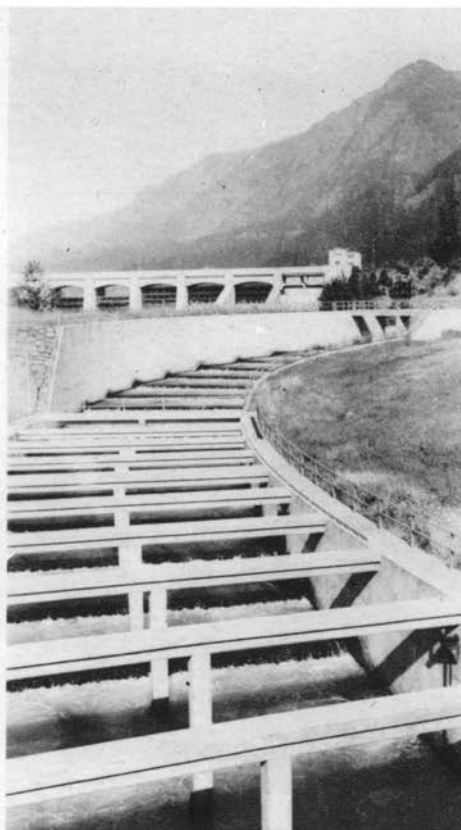
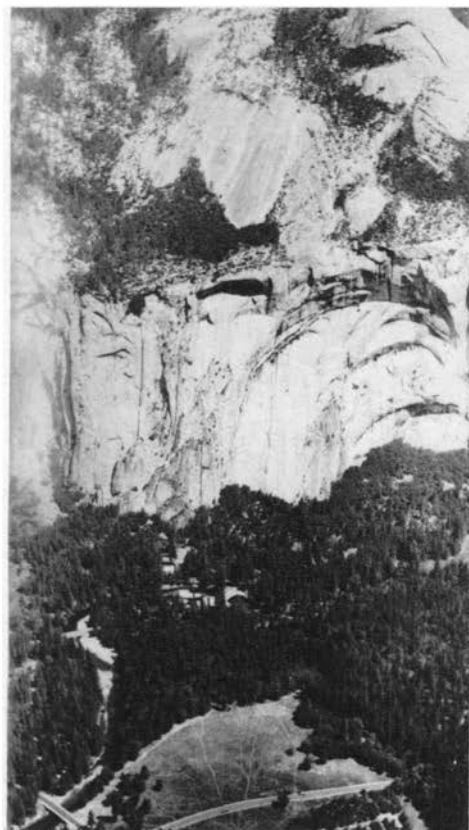
Nous ne mentionnerons ici que pour mémoire les cultures, aujourd'hui trop connues, que l'on pratique dans l'Ouest de l'Amérique : céréales dont Portland dans l'Oregon est devenu le grand port exportateur, fruits de Californie qui donnent lieu à l'importante industrie des conserves vignobles de la vallée de Livermore, à l'Est de San-Francisco, qui fournissent un vin moins apprécié que ceux de France mais presque suffisant pour les besoins américains, etc... Nous ne voudrions pas passer sous silence les merveilleux parcs botaniques contenant des espèces rares. A ce point de vue, le parc Huntington à San-Marino près de Pasadena (environs de Los Angeles, en Californie méridionale) doit être placé au tout premier rang : sa collection de plantes du désert, d'euphorbes-candélabres, de Cactées diverses, de palmiers de nombreuses espèces est tout particulièrement remarquable. Le jardin de la vieille Mission Catholique San-Gabriel, non loin de là, contient également des espèces fort bien sélectionnées. D'autres missions, fondées à peu près à la même époque, celle de Santa Barbara qui domine la côte du Pacifique, celle appelée Dolores à San-Francisco, et celle plus récente dénommée *Our Sorrowful Mother* près de Portland dans l'Oregon, possèdent aussi des jardins contenant des plantes peu communes, dont beaucoup ont été importées d'Extrême-Orient. Le fameux Golden Gate Park à San-Francisco, établi dans une plaine où n'existait jadis pour ainsi dire aucune végétation, constitue un exemple frappant de l'effort réalisé en ces lieux. Dans l'île de Vancouver, au Canada, et à quelque distance de Victoria, se trouvent les Butchart Gardens qui présentent des collections botaniques d'une richesse extraordinaire, assez faciles à entretenir par suite du climat doux et humide. D'une façon générale, si l'Ouest du continent nord-américain est le paradis du botaniste dans ses régions sauvages et dans ses parcs nationaux, l'engouement du public pour les plantes d'ornement peu communes y a provoqué, dans les grandes agglomérations ou tout près d'elles, l'établissement de nombreux jardins publics ou privés où l'on peut goûter le plaisir de ces merveilles de la nature.

Dans le domaine de la zoologie, les parcs nationaux de l'Ouest des Etats-Unis et du Canada ont pleinement rempli leur rôle en sauvant un certain nombre d'espèces

menacées d'extinction. Notre collègue M. Jean Delacour serait mieux qualifié que nous pour exposer le sauvetage, dans des réserves appropriées, du Cygne-trompette, car il y a pris une part active. Le Bison d'Amérique, dont on pouvait redouter la disparition complète, se reproduit aujourd'hui avec une telle régularité qu'à moins d'une épizootie étendue et de caractère grave tout danger d'extinction de l'espèce paraît désormais écarté; nous n'avons pas rencontré de bisons en complète liberté, par contre nous avons eu l'occasion d'en observer un important troupeau en semi-liberté dans un vaste enclos faisant partie du Parc National de Banff, situé dans la province canadienne d'Alberta. Dans ce même enclos se trouvent de nombreuses chèvres de montagne (*Oreamnos americanus*) qui paissent à peu de distance des bisons. L'Original ou grand élan du Canada est abondant et vit à l'état sauvage dans une bonne partie du Parc Banff : non loin de la route menant de Banff à Lake Louise, nous en avons aperçu deux très beaux spécimens, une femelle qui traversait la rivière Bow de la rive gauche à la rive droite, et, à un autre moment, un grand mâle aux superbes cornes caractéristiques qui se reposait dans un fourré sur la rive droite de ce même cours-d'eau. La rivière Bow est généralement torrentueuse; là où le courant n'est pas trop violent, les castors *Castor canadensis* se livrent aux travaux dont ils sont coutumiers; ils rongent la base des arbres avoisinants, transportent les troncs et les branches jusque dans la rivière, et ont construit ces curieuses digues, ces longs canaux et ces habitations typiques que tous les zoologistes connaissent; ces constructions de castors sont visibles en très grand nombre sur plusieurs kilomètres dans la vallée, mais pour voir travailler ces animaux il faut se rendre sur place à la tombée de la nuit.

L'Ours noir *Ursus americanus* est abondant dans certains parcs nationaux; il est souvent peu timide, mais sa familiarité est susceptible de réserver des surprises et d'être par conséquent redoutable; il convient donc d'être prudent avec lui. Nous en avons rencontré plusieurs groupes, tant dans la forêt au dessus du Banff Springs Hôtel que sur la route entre Banff et Lake Louise.

Les Cerfs se promènent également en liberté dans les parcs nationaux : le Cerf-mulet s'approche même des automobilistes sur les routes près de la lisière du Grand Canyon pour mendier de la nourriture. En mentionnant le Grand Canyon, nous croyons devoir signaler que la flore et la faune y sont très différentes selon que l'on étudie les parties Sud ou Nord de la coupure : la flore de



1. Le Charles, Phot.-Imp.

1. — Parc de Yosemite. Vue plongeante à partir du Glacier Point.
2. — Échelle à poissons. Barrage de Bonneville, fleuve Columbia.
3. — Parc de Yosemite. Le mont El Capitan.

la partie Sud ressemble à celle des plateaux de l'Arizona, alors que celle de la partie Nord présente des analogies avec celle du Canada méridional, et qu'au fond du Canyon la végétation est celle de certains déserts du Mexique; il en est presque de même de la faune, et on observe notamment que les écureuils vivant au Sud et au Nord appartiennent à deux espèces nettement différentes. Ainsi apparaît, dans toute son ampleur, l'influence de l'immense coupure sur tous les êtres vivants de la région.

Parmi les oiseaux, on est frappé par la richesse et souvent par la beauté des espèces dans les diverses parties de l'Ouest. Quelques-unes ont des couleurs resplendissantes, par exemple les oiseaux-mouches que l'on voit en abondance au Grand Canyon. Un des spectacles les plus remarquables est celui des oiseaux de mer: certains rochers au large de la côte du Pacifique près de Carmel (presqu'île de Monterey en Californie) sont littéralement couverts de cormorans et d'autres oiseaux marins, et on observe parmi eux de nombreux phoques dont les cris dominant ceux de leurs commensaux ailés; le fameux *Seal-Rock*, dans la baie de San-Francisco, est moins curieux à ce point de vue, mais il attire beaucoup plus de visiteurs par suite de sa proximité de la grande ville.

Nous ne voudrions pas terminer cet exposé, trop superficiel il est vrai, sans dire un mot des parcs zoologiques, des aquariums et de la pisciculture.

Le plus merveilleux jardin zoologique qu'il nous ait été donné de visiter dans l'Ouest est le Balboa Park de San-Diégó, qu'a bien voulu nous montrer la Directrice de cet institut scientifique, Mme Belle J. Benchley, Secrétaire Générale de la *San-Diego Zoological Society*. Le Balboa Park doit surtout sa prospérité au Dr Harry M. Wegforth, qui en a été la cheville ouvrière pendant 35 ans. Il a été établi à l'intérieur des terres, à quelques kilomètres de la baie, d'où la route monte vers un plateau qui est coupé par une vallée et par un cours d'eau faiblement alimenté. Le terrain est très accidenté, et la végétation où dominent les palmiers et les eucalyptus est luxuriante. Des grottes naturelles ont été aménagées pour les ours, des pièces d'eau ont été réservées aux phoques, des espaces pauvres et brûlés par le soleil contiennent des terriers et ont été laissés aux lézards du désert. La présentation de tous ces animaux gagne beaucoup à cette utilisation d'un terrain propice, bien que l'installation soit certes moins moderne que celle par exemple du Parc National Zoologique de Washington. A vrai dire, toutefois, le prin-

cipal attrait du Balboa Park est dû à ses singes. Le climat de San-Diego est chaud et sec et n'est jamais incommodant. Il convient donc de façon singulière aux anthropoïdes qui, personne ne l'ignore, sont délicats. Aussi ceux-ci se portent-ils à merveille, tout en restant toute l'année dans des cages en plein air. Un vieil Orang-Outang femelle, qui n'atteint évidemment pas les 550 livres du gorille Buschmann (au Lincoln Park de Chicago), représente un des plus beaux spécimens d'une espèce qu'on a généralement tant de mal à conserver en captivité. La collection de Chimpanzés et de Gibbons est aussi remarquable, celle des singes rares d'Afrique, d'Asie et d'Amérique est des plus curieuses, celle des Atèles ou singes-araignées est sensationnelle tant par le nombre et la vivacité des individus que par leur adresse à se servir de leur queue préhensile et par leur état d'entretien. Signalons que, dans un bâtiment spécial réservé aux serpents, on trouve une grande variété de Crotales, toutes les espèces principales de serpents à sonnette étant réunies vivantes à cet endroit, ce qui permet des comparaisons auxquelles on ne peut pas toujours se livrer ailleurs.

En ce qui concerne les aquariums, le plus intéressant de tout l'Ouest Américain est incontestablement celui de San-Francisco, dans le Golden Gate Park. Il n'est pas tout à fait aussi somptueux que celui de Chicago, situé au bord du Lac Michigan à côté du Field Museum of Natural History, mais il est plus riche en espèces du Pacifique. Une demi-journée ou même une journée entière n'est pas de trop pour visiter cet établissement qui comprend un très grand nombre de bacs parfaitement aménagés.

Les ressources piscicoles de l'Ouest Américain sont considérables, et certains ports de pêche comme Monterey possèdent une flotille de pêche assez importante, ainsi que des usines de conserve. A noter que, notamment dans la région de Monterey, on ramène non seulement des poissons et des crustacés, mais de grandes quantités d'Haliotides : ces mollusques gastéropodes appartiennent, sur cette côte, à une espèce de forte taille dont la coquille a de beaux reflets rose-mordoré; dans la plupart des restaurants de la côte, on sert aux clients un « Abalone Steak », autrement dit le manteau cuit d'un de ces ormeaux, et c'est un plat excellent lorsqu'il est bien préparé.

Plus au Nord, le poisson le plus intéressant à étudier est le Saumon qui atteint de belles dimensions. Le long

fleuve Columbia, qui prend sa source dans les Montagnes Rocheuses canadiennes pour traverser ensuite l'Etat de Washington, et qui sépare ensuite entre eux les Etats de Washington et d'Oregon pour se jeter finalement dans le Pacifique près de Portland, est sans doute le cours d'eau le plus riche en saumons. Nous avons eu la bonne fortune de remonter ce fleuve jusqu'au barrage de Bonneville, où ont été établies des échelles à poissons perfectionnées. Ces échelles sont aménagées de telle façon que les saumons, remontant le courant après avoir atteint en mer la maturité sexuelle, puissent nager en direction des sources du fleuve et de ses affluents, en dépit du barrage; personne n'ignore qu'en effet les saumons ne peuvent frayer que s'ils atteignent les lieux de ponte en eau très oxygénée. Il est aisé de se rendre compte de l'efficacité de l'échelle, car on remarque une remontée ininterrompue de gros poissons, qui nagent ou qui sautent successivement d'un des étages inférieurs à un des bassins supérieurs de l'échelle. On s'en fait encore une meilleure idée lorsqu'on se tient à côté d'une cabine où une employée de l'Administration compte les saumons durant leur migration, afin de vérifier le rendement du dispositif; à cet effet, un étroit chenal muni d'une vanne a été établi au dessous de la cabine, et l'opératrice n'a plus qu'à observer le passage un à un des poissons qui sont forcés d'emprunter le chenal et de franchir l'espace restreint laissé par la vanne. Nous n'avons pas pu parcourir plus en amont le fleuve Columbia dans l'Etat de Washington, ni voir le barrage en ciment armé du Grand Coulee, qui est d'un autre type que celui de Bonneville par suite de son immense lac de retenue, et qui offre un obstacle autrement sérieux à la remontée du saumon. Pour éviter la disparition du saumon dans le bassin du Columbia, et celle-ci serait inévitable si la reproduction devenait impossible à cause des barrages, les biologistes se sont livrés à une expérience qui a pleinement réussi. Ils ont transplanté des reproducteurs vers les sources des affluents se jetant *en aval* du barrage du Grand Coulee; plusieurs années plus tard, ils ont constaté que les rejets de ces reproducteurs remontaient les affluents dans lesquels ils étaient nés et où ils devaient frayer, et qu'ils ne se dirigeaient pas vers le cours supérieur du barrage. Le sauvetage du saumon dans le bassin du Columbia constitue une expérience qui, à notre connaissance, n'avait jamais encore été tentée, et qui apporte une contribution intéressante à la biologie de ce poisson. Le saumon est d'ailleurs abondant dans tous les fleuves qui se jettent

dans le Pacifique plus au Nord, en Colombie Britannique et en Alaska, où l'on met en conserve sa chair et ses œufs.

La truite est cultivée sur l'autre versant des montagnes Rocheuses, et un institut de truiticulture se trouve dans le Parc National canadien de Banff, à peu de distance du grand hôtel Banff Springs; la disposition des bassins y est classique, et beaucoup moins bien comprise que celle de la station de pisciculture des Laurentides, située à Saint-Faustin (Province de Québec, Est du Canada). Cependant l'établissement de Banff a l'avantage de se trouver au milieu d'un paysage incomparable de hautes montagnes, tout en étant quand même facilement accessible. Le bâtiment des incubateurs y est particulièrement bien aménagé, et on y remarque les larves et les jeunes de plusieurs espèces et sous-espèces de truites.

Cet exposé sommaire gagnerait évidemment à être complété; nous nous excusons de son insuffisance, dûe à la rapidité relative d'un voyage qui aurait mérité d'être prolongé, non pendant des semaines ou des mois, mais pendant des années.